

## Thomas Ivernel, comme un peintre anglais

Par Jean-Marie Besset

« Harry, dit Basil Hallward en le regardant droit dans les yeux, tout portrait peint avec sentiment est un portrait de l'artiste, non du modèle. Le modèle n'est que l'accident, l'occasion. Ce n'est pas lui que le peintre révèle ; c'est bien plutôt le peintre qui, sur la toile colorée, se révèle lui-même. »

*Le Portrait de Dorian Gray. Oscar Wilde*

En quoi Thomas Ivernel se révélerait-il dans ses onze portraits de la Tour Saint Jacques, ou d'ailleurs de ses carrefours nocturnes de la nuit parisienne ? Et en quoi serait-il semblable à ce personnage de Basil Hallward que proposait Wilde en manière d'autoportrait ?

On sait combien les Préraphaélites, que Wilde a admirés, ont été influencés par le gothique et ses volumes floraux, ses formes végétales de pierre. Alors la Tour Saint Jacques, oui, dernier vestige de l'église St Jacques de la Boucherie, chantée par Desnos, dressée comme une ultime sentinelle d'un quartier moyenâgeux disparu, fascine par ses pleins et ses déliés, ses courbes et ses épines, son opacité de totem. Ne disait-on pas que sa hauteur était celle, idéale, qui permettait à une goutte de plomb lâchée de son sommet de se solidifier en bille au moment d'atteindre le sol ? Tour mystérieuse entre réminiscence chrétienne et souvenir d'alchimiste, vieux métiers du quartier et sortilèges oubliés. N'est-ce pas dans son ombre que se pendit Nerval ?

A l'instar de Basil Hallward, Thomas Ivernel est un artiste parfaitement affable et sociable, pourtant on le pressent dès l'abord solitaire, à la lisière de la misanthropie. Une ombre de tristesse voile son regard doux. Comme si la lumière violente du monde actuel l'éblouissait. Comme s'il avait été blessé dans un passé mystérieux par quelque affection déçue, ou par la vision trop éclatante et trop crue de la beauté, qu'il ne pouvait plus voir désormais qu'à travers la *camera obscura*, par son œilleton de peintre ermite, à l'abri de son atelier retiré à l'extrême nord de Paris, protégé de la lumière et de la société. Et voilà que notre Anglaise Jane Roberts l'entraîne hors de son ombreuse rue de Clignancourt pour le ramener au centre des brillantes mondanités du Faubourg Saint Honoré. Pourvu qu'il y survive...

On le sent oscillant entre Bonté et Beauté, Thomas, un peu incrédule des deux, comme son saint patron, ou plus exactement ballotté entre les restes d'une bonté innée qui a pu s'épanouir dans son enfance, et les réminiscences d'une beauté qui finit de s'estomper, de se faner à l'aune de la jeunesse qui fuit. La tour de pierre se dresse au milieu de ses toiles, elle a pris la place de figures augustes du passé théâtral, de Suzanne Flon ou de son propre père, le grand comédien Daniel Ivernel, ou d'un jeune homme nu robustement debout, Thomas lui-même lorsqu'il avait vingt ans.

Que nous révèle le portrait d'une tour à la place de figures humaines ? On pense aux pièces du jeu d'échecs. Un monument est construit par des hommes. Il est comme une nostalgie d'une vie qui n'est plus par des vies qui ne sont plus. Et nostalgique, Thomas l'est tellement qu'on sent bien qu'il s'arrache à une mémoire enfouie pour peindre l'aujourd'hui. Comme s'il témoignait d'une douceur qui fut, et qui n'est plus.

Dans un âge où abstraction et installations sont reines, où l'étage supérieur du musée Fabre de Montpellier, pourtant consacré à Bazille et Cabanel, couronne Soulages, Thomas Ivernel affirme la tradition figurative. Il représente. Comme on l'a toujours fait nonobstant depuis cent ans, et comme peut-être on recommence à le faire. Peut-être le salut nous est-il venu de la BD et des mangas qui ont séduit la jeunesse et permis à l'illustration de survivre dans cet exil inattendu. Comment aurait-on pu prévoir que les tremblements et la décomposition de la lumière opérés par les Impressionnistes, les

Fauves, les Pointillistes, les Divisionnistes déboucheraient sur les abstractions inhumaines du Vingtième Siècle ?

Il semblait loin le temps antique où, nous dit Cicéron, on montrait au peintre Zeuxis qui voulait faire le portrait d'une Hélène des jeunes gens au gymnase pour qu'il se fasse une idée par la beauté des frères des grâces de leurs sœurs.

Et voilà que le siècle nouveau a 17 ans. Redevient-on sérieux quand on a 17 ans ? Il y a des signes. La grande exposition Magritte en début de saison à Pompidou, même si on entendait quelques « modernes » chuchoter à voix basse que « Magritte, ce n'est pas de la peinture ». Nom d'une pipe ! Ces jours-ci, ne voit-on pas jusqu'à un Bernard Buffet avoir sa rétrospective ? Qui l'eût cru dans les années 70, où Dubuffet était le peintre, et Buffet tout court une nullité ?

En ce sens, Ivernel fait penser à Hallward. Il renoue avec cette tradition picturale anglaise du Dix-Neuvième Siècle, mais qui au fond n'a jamais cessé d'être. Les deux plus grands peintres de la seconde moitié du Vingtième Siècle ne sont-ils pas des figuratifs anglais ? Francis Bacon et David Hockney...

Et puisque nous parlons de peinture anglaise, comment ne pas souligner qu'à l'instar du chef d'œuvre de J.M.W Turner, *Mortlake Terrace*, les nocturnes de Thomas Ivernel tirent elles aussi leur force fondamentale de l'opposition entre la maison et le monde ? Le logis douillet et confortable où il fait bon s'acagner, sur le bord du fleuve inondé d'un soleil qui invite au voyage et à l'aventure.

La nuit, les formes telluriques et indifférentes, la nature et son chaos cosmique... et au milieu de cette immensité hostile, les petites lumières des fenêtres des maisons des hommes. Jaunes et chaudes à vous faire trembler le cœur.

Et en effet, chaque fois qu'on lève les yeux vers le ciel, par une belle nuit d'été, on se rappelle que l'univers entier est composé de ténèbres. Qu'il n'y a qu'un infinitésimal filet de lumière dans l'ensemble de la création. Thomas Ivernel, lui, semble avoir le point de vue même de Dieu, et regardant vers le haut, ne perd jamais de vue les créatures, qui tentent de se réchauffer dans la nuit.

JMB 14/04/17